AVIS

Au Peuple Marſeillais, & à celui des villes voiſines de la Provence.

PAR LE COMTE DE MIRABEAU.

MEs bons amis, je vais vous dire ce que je penſe ſur ce qui s'eſt paſſé depuis trois jours dans votre ſuperbe ville: écoutez-moi. Je ne deſire que de vous être utile, & je ne veux pas vous tromper.

Chacun de vous ne veut que le bien, parce que vous êtes tous d'honnêtes gens; mais chacun ne ſait pas ce qu'il faut faire: on ſe trompe ſouvent même ſur ſon propre intérêt ; & c'eſt parce que j'ai beaucoup réfléchi ſur les intérêts de tous ; c'eſt pour vous ſervir, & vous remercier ainſi de la confiance que vous m'avez témoignée, que je dois & vais vous dire ce que je penſe.

Vous vous plaignez de beaucoup de choſes, je le ſais : eh bien! c'eſt pour corriger ce dont vous vous plaignez, que votre bon Roi doit tenir une grande aſſemblée à Verſailles, le 27 du mois prochain. Mais tout ne peut pas ſe faire à la fois.

Vous vous plaignez principalement de deux choſes: du prix du pain & de celui de la viande.

Occupons-nous premiérement du pain; & puis le reſte viendra. Le pain eſt l'eſſen-

tiel. Avec du pain, ſi nous ſommes raiſonnables, nous aurons un peu de patience.

On ne peut changer, ſur le champ, tout ce qu'il y a à changer : s'il en étoit autrement, nous ne ſerions pas des hommes, nous ſerions des anges.

Il faut deux choſes pour le pain: d'abord qu'il y en ait, enſuite qu'il ne ſoit pas trop cher.

Eh bien ! mes bons amis, j'ai une grande nouvelle à vous donner, c'eſt que le bled ne manque pas. Au moment où je vous écris, il y en a cinquante & une mille charges dans la ville ; ce qui donne du pain pour trois mois & douze jours. Cela, je vous le dis, eſt une grande nouvelle, parce qu'il eſt bien juſte que le bon peuple ait du pain.

Ce n'eſt pas tout, mes bons amis: outre les 51,000 charges de bled que déjà nous avons, vos adminiſtrateurs & les négocians en attendent encore une grande quantité. Il doit en arriver d'Afrique, de Sicile, du Golphe Adriatique, de Cagliari, de Livourne, de la Romagne, du Nord & de la nouvelle Angleterre. Pluſieurs chargemens ne tarderont pas d'entrer dans le port. Il y en aura cent-vingt mille charges ; & voilà du pain non-ſeulement pour nous, mais pour nos amis.

Ainſi, ſoyez tranquilles, parfaitement tranquilles ; remerciez la providence de ce qu'elle vous donne ce que tant d'autres, qui ſont hommes comme vous, n'ont point. Vous le ſavez, vous l'avez oui dire : les saiſons ont été généralement mauvaiſes dans

tous les pays. La grêle, les orages ont détruit bien des récoltes. On souffre ailleurs bien plus qu'ici ; & cependant ceux qui souffrent prennent patience.

Je vais maintenant examiner avec vous, d'où vient que le pain est fort cher, quoique nous ayions du bled à suffisance.

Vous ne l'ignorez pas, mes bons amis : le bled que vous mangez ne vient pas de votre terroir ; il en vient un peu du reste de la Provence, un peu du Languedoc, de la Bourgogne ; & la plus grande partie vient des pays étrangers.

Pourquoi est-il cher ici ? parce que ceux qui l'achetent sont obligés de le payer fort cher. Et pourquoi sont-ils obligés de l'acheter si cher ? parce qu'autour de nous les récoltes ont été mauvaises ou médiocres ; Dieu l'a voulu ; il nous donnera l'abondance une autre année : parce que la nouvelle Angleterre étant en guerre avec les Algériens, il arrive moins de vaisseaux de ce pays-là ; & voilà comment la guerre fait toujours du mal à tout le monde : parce que les bleds d'Afrique ont été achetés par les Turcs, qui font aussi la guerre : parce qu'enfin le bled étant plus cher dans beaucoup d'autres pays que chez nous, beaucoup de ceux qui nous auroient apporté leur bled ne viennent pas ici, & le vendent là où il est plus cher.

Actuellement, mes amis, dites-moi, puisque le bled est cher par-tout, comment il pourroit être à bon marché à Marseille. Vous

êtes juſtes : raiſonnons enſemble ſur cela.

Ce n'eſt pas vous qui achetez le bled ; ce ſont d'autres perſonnes qui emploient leur argent à ce commerce, & qui revendent ce qu'ils ont acheté. Si ces perſonnes achetent le bled cher, elles ne peuvent pas le vendre à perte ; car autrement perſonne n'acheteroit, & nous mourrions de faim.

Vous êtes dans une ville de commerce. Beaucoup de perſonnes ſavent ce que le bled coûte, lorſqu'on l'achete de la premiere main : eh bien ! demandez-le aux honnêtes gens ; ils vous diront tous que le bénéfice eſt peu conſidérable, & que les temps ſont mauvais pour tout le monde.

Maintenant que vous ſavez pourquoi le bled eſt cher, vous ne pouvez pas être étonnés que le pain le ſoit ici ; car le bled ou le pain ſont au fond la même choſe. Il faut que le pain ne ſoit pas beaucoup plus cher que le bled ; voilà tout ce que nous pouvons demander ; voilà ce qui eſt juſte.

Pour ſavoir quel doit être le prix de chaque livre de pain, il faut connoître trois choſes :

Premiérement, ce que coûte une charge de bled ;

Secondement, combien chaque charge de bled produit de livres de pain ;

Troiſiémement, ce qu'il en coûte pour changer le bled en pain ; car il ne ſe fait pas tout ſeul. Le boulanger doit être payé de ſa peine : tout homme qui travaille doit gagner ſa vie.

Je prends pour exemple une charge de bled,

qui ne ſoit ni de la premiere qualité, ni de la derniere, comme ſi l'on mêle du bled de Sardaigne avec une égale quantité de bled du pays.

Quel eſt, dans ce moment, le prix d'une pareille charge de bled?-- 44 l. 10 ſ. à peu près.

Combien de livres de pain produit cette charge de bled?--340 livres au plus, & quelquefois moins.

Combien en coûte-t-il pour faire ce pain? -- 7 l. 4 ſ. en y comprenant le bénéfice du boulanger.

En voici le compte :

Pour la moûture.	1.	4.	7. 4.
Pour le chauffage		15.	
Pour les garçons	1.	10.	
Pour le loyer du four . .	1.		
Pour le ſel		5.	
Pour le bénéfice du boulanger.	2.	10.	

Il faudroit donc, pour avoir le véritable prix du bled changé en pain, ajouter 44. l. 10 ſ. à 7 l. 4 ſ. ce qui fait 51 l. 14 ſ. Mais comme chaque charge de bled produit environ pour 4 l. de ſon, il faut déduire cette ſomme de 4 l. des 51 l. 14 ſ. ainſi la charge de bled, changée en pain, ne revient qu'à 47 l. 14 ſ.

Or, d'après cela, mes amis, faites vous-mêmes le compte. Si trois cents quarante liv. de pain, environ, coûtent 47 l. 14 ſ. chaque livre revient, à peu près, à 34 deniers ; & comme il y a du pain de trois qualités, on prendroit juſte le milieu, ſi l'on vendoit le pain bis 32 deniers, le pain moyen 34, & le pain blanc 36.

Je m'attends à ce que vous allez me dire : ſi chaque livre de pain vaut réellement 34 deniers, pourquoi MM. les conſuls l'ont-ils mis depuis trois jours à deux ſ. ? & pourquoi le payoit-on auparavant trois ſ. & demi ?

Vous faites-là deux queſtions qui ſont différentes l'une de l'autre ; & je vais répondre à toutes les deux.

Les conſuls ſavoient bien que chaque livre de pain coûte 34 deniers ; mais il y avoit des plaintes, & il falloit les approfondir.

Les conſuls ſe ſont dit : le peuple eſt juſte ; il reviendra facilement, lorſque nous parlerons enſemble de nos affaires communes ; mais, avant tout, il faut le contenter ; & puis nous lui rendrons compte de tout.

Eh bien ! mes amis, voilà que vous connoiſſez ce compte. Même auparavant, vous aviez tous ſenti que le prix de deux ſ. ne pouvoit pas durer : tous les honnêtes gens le diſoient.

En effet, remarquez bien où tout ceci nous conduiroit : ſi le pain coûte 34 deniers, & que l'on continue à le vendre 24, il y aura dix deniers de perte pour chaque livre, & treize livres treize ſous pour chaque charge.

Sur qui tomberoit cette perte ? ſur la communauté.

Eh ! qui paieroit pour la communauté ? tous les habitans.

Or, cette perte ne finiroit-elle pas par vous accabler ? Treize livres treize ſous de perte pour chaque charge de bled forme-

roient chaque jour, puiſqu'il faut cinq cents charges de bled par jour, cinq mille huit cents vingt-cinq livres, c'eſt-à-dire, deux millions, cent vingt-un mille, cent vingt-cinq livres dans une année...... Eh! bon Dieu! qui pourroit ſupporter cela ?

Penſez d'un autre côté, que le pain eſt très-cher dans toute cette province, & encore plus dans les autres. Si l'on continuoit de vendre ici le pain à deux ſous, on viendroit de par-tout en acheter. Nos boulangeries & nos magaſins ne pourroient plus y ſuffire : cette bonne ville paieroit pour tout le monde; ce qui, bientôt, nous ruineroit; & nous finirions par n'avoir ni bled ni pain.

Vous demandez encore, pourquoi le pain coûtoit trois ſous & demi ? je vais vous l'apprendre.

La ville de Marſeille, comme toutes les autres, paie quelque choſe pour la dépenſe du royaume, & pour ſoutenir notre bon roi. L'argent ſe prend un peu ſur ceci, un peu ſur cela. Dans les villages on paie la taille, dans les grandes villes la taille ne ſuffiroit pas. On y a ſuppléé juſqu'à préſent par un impôt ſur la viande, & un autre ſur le pain. L'impôt ſur le pain eſt ce qu'on appelle le piquet : il eſt de ſix livres par charge; & voilà pourquoi le pain étoit à trois ſous & demi. Ces manieres de pourvoir aux dépenſes ne ſont sûrement pas les meilleures : tout cela changera; mais nous ſommes convenus que tout ne pouvoit pas changer en un jour.

Cependant, comme le bled eſt déjà fort cher, & qu'il faut que tout le monde ſe prête pour ſupporter les mauvais temps, il me paroît juſte que, dès-à-préſent, on ne faſſe payer le pain, dont perſonne ne peut ſe paſſer, qu'à 34 derniers la livre, prix moyen, tout comme s'il n'y avoit point d'impôt à payer; & ſoyez perſuadés, mes bons amis, que c'eſt là tout ce qu'il eſt poſſible de faire.

J'eſpere donc que vous direz tous: ce prix là va bien; cela étoit juſte; cela étoit néceſſaire; chacun ſera tranquille, afin que les autres le ſoient; & votre exemple mettra la paix par-tout.

Oui, mes amis, on dira par-tout: les Marſeillais ſont de bien braves gens; le roi le ſaura, ce bon roi qu'il ne faut pas affliger, ce bon roi que nous invoquons ſans ceſſe; & il vous en aimera, il vous en eſtimera encore davantage. Comment pourrions-nous réſiſter au plaiſir que nous allons lui faire, quand il eſt préciſément d'accord avec nos plus preſſans intérêts? Comment pourriez-vous penſer au bonheur qu'il vous devra, ſans verſer des larmes de joie?

A Marſeille, le 25 *mars* 1789.

LE COMTE DE MIRABEAU.